

L'ÎLE DES ÂMES

ROMAN

PIERGIORGIO
PULIXI

Gallmeister 



Gallmeister

L'ÎLE DES ÂMES

Piergiorgio Pulixi

L'ÎLE DES ÂMES

Roman

*Traduit de l'italien
par Anatole Pons-Reumaux*



Gallmeister

FICTION

Titre original: L'ISOLA DELLE ANIME

Copyright © 2019 Mondadori Libri S.p.A., Milano
(Publié par Rizzoli de Mondadori Libri S.p.A.)
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2021, pour la traduction française

EPDF ISBN 978-2-404-01464-7

ISSN 1956-0982

Photo de l'auteur © Daniela Zedda

Illustration de couverture © Bomocoeur

Conception graphique: Aurélie Bert

Pour les miens

Non timas sos mortos, ma time sos bios.
Ne crains pas les morts, mais les vivants.

PROVERBE SARDE

*Cette terre ne ressemble à aucune autre...
Un espace enchanteur et de la distance à parcourir,
rien de fini, rien de définitif.
Elle est comme la liberté même.*

D.H. LAWRENCE, *Mer et Sardaigne*

PROLOGUE

DES CINQ POLICIERS affectés à l'enquête sur le meurtre de Dolores Murgia, je suis la seule encore en vie. J'ai perdu quatre collègues, quatre amis. Certains disaient que cette affaire était maudite. Qu'on aurait tous mieux fait de l'oublier, de la classer. À force de creuser, nous avons réveillé *sas animas malas*, les esprits malfaisants, et la noirceur s'était emparée de nous, l'un après l'autre. Comme une malédiction.

Je sais aussi ce qu'on dit de moi : que ce sont mes collègues les plus chanceux, que celle qui a payé et qui paiera le plus lourd tribut, c'est moi, qui suis toujours en vie. La damnation pèse désormais sur moi. Et c'est une terrible croix à porter. Dans les bons jours, je cherche à me convaincre que ça n'a pas d'importance : c'était notre métier et la jeune fille devait obtenir justice, d'une manière ou d'une autre. Dans les mauvais jours, j'ai l'impression de m'être trompée sur toute la ligne, d'avoir laissé les autres sombrer pour rien. Ces derniers temps, les mauvais jours sont bien plus nombreux : il m'est plus difficile chaque matin de sortir du lit et d'aller au travail. J'aurais dû démissionner quand je me suis retrouvée seule, mais je n'ai pas réussi. Trop de spectres, trop de griefs. Et ceux qui disent que les fantômes s'estompent avec le temps, qu'ils se résignent et

disparaissent, ceux-là mentent. Mes fantômes à moi sont plus présents que jamais. Ils me rappellent que je suis la seule rescapée de feu l'équipe spéciale. Il est de ma responsabilité de finir le travail, même si tout le monde semble avoir oublié Dolores et les autres filles.

Mon sentiment de culpabilité, lui, n'a pas oublié les fantômes. Il les convoque en permanence. Impossible de les ignorer. C'est pour ça que je suis encore policière. Pas pour Dolores, mais pour *eux*. Parce que je sais qu'ils ne s'en iront pas tant que cette histoire ne sera pas terminée.

Je laisse errer mon regard sur la photo de mon équipe punaisée au mur. Dans leurs sourires, je cherche à puiser des forces et une étrange forme de réconciliation. Avant de sortir, j'inspecte mon reflet dans le miroir. Ce que je vois ne me plaît pas. Ce que je scrute n'est que mon corps, mais mon âme, elle, n'est plus là. Je l'ai laissée sur cette scène de crime macabre. Et c'est là que je dois retourner, pour essayer de la récupérer.

J'espère seulement qu'il n'est pas trop tard.

PREMIÈRE PARTIE

*SA DIE DE SOS MORTOS**

Il existe un autre temps.
Je l'ai vu, moi.
Avant que du sol jaillisse le sang.
Avant le magma qui fissurait le sol.
Allongé la bouche à terre.
J'ai attendu que s'achève la saison.

MARCELLO FOIS,

L'infinito non finire

* Le jour des morts.

I

Vallée d'Aratu, montagnes de la Barbagia, Sardaigne, 1961

LE CHIEN FLAIRA l'odeur du sang à des centaines de mètres de distance. L'humidité de la nuit exaltait les parfums du maquis méditerranéen, créant une explosion de fragrances : myrte, ciste, arbousier, genêt, serpolet... Et pourtant, sous le mélange d'essences typiques de ces montagnes, charrié par le vent à travers un carreau brisé de la fenêtre, la bête décela un effluve âcre sans équivoque, acidulé et ferreux : du sang humain. Elle dressa les oreilles et se campa sur ses pattes à quelques centimètres du lit de l'enfant, émettant un grondement sourd.

Le petit s'éveilla et lui ordonna de retourner dormir. L'animal ne parut même pas l'entendre : comme attiré par un étrange appel, il détala de la chambre et quitta la maison. Il courut à perdre haleine vers le bosquet derrière l'habitation, suivant les relents perceptibles par-delà les senteurs terreuses du sous-bois et celles, plus humides, de l'herbe couverte de rosée. Ses glandes olfactives le guidaient tel un radar. Il traversa une forêt de gigantesques chênes séculaires, s'égratignant dans les labyrinthes de ronces sauvages. La douleur ne le freina pas. Plus il s'approchait de la source, plus l'odeur se faisait âpre et violente,

presque comme si, de simple bruit de fond, le sang s'était mué en un hurlement strident. Il ralentit le pas en rejoignant, au pied d'un versant rocheux, une clairière constellée d'arbres épars et presque vierge de tout maquis. Elle était entourée d'arbousiers, de chênes verts multiséculaires et de genévriers vieux comme les montagnes. Le feuillage des arbres avait cessé de bruire. Même la stridulation des insectes s'était atténuée, jusqu'à se fondre dans un silence surnaturel qui recouvrait comme un sortilège la trouée encaissée entre les collines. Une lune gibbeuse imbibait le plateau d'une lueur argentée qui faisait ressortir la silhouette de l'être humain recroquevillé par terre, couvert de toisons de moutons et encerclé d'une nuée de moucheron.

Le jeune bâtard regarda autour de lui, apeuré. Ceinte de gradins de roche naturels recouverts de mousse et de lichen et protégée par les branches feuillues des arbres qui semblaient érigées pour la défendre, se trouvait une antique construction en pierres, dévorée par un rempart de plantes enchevêtrées : une sorte de vagin de trachyte dans les replis de la paroi rocheuse. Un voile de brume bleuâtre émergeait de l'intérieur de ce temple, et le chien distingua un gargouillement d'eau : il s'agissait d'une source dont il s'était toujours tenu à l'écart, même quand la soif le tenaillait aux heures les plus infernales de l'été. De ce lieu enveloppé d'une quiétude lugubre, sépulcrale, comme assimilé à la végétation voluptueuse, émanait une vibration sinistre. Ses sens l'exhortaient à s'en aller, mais il ne parvenait pas à bouger le moindre muscle. Il décida de franchir cette frontière invisible et avança de quelques pas en direction de l'être humain. C'était une femme, nue sous les toisons de moutons. Du sang s'écoulait d'une plaie à sa gorge, imbibant le terrain humide. Ses mains étaient attachées derrière son dos. Elle se trouvait au centre d'un cirque mégalithique, dans un cercle

au motif de spirale, devant le temple qui protégeait le puits sacré. Le clapotement de l'eau à l'intérieur de la construction s'était intensifié. Autour du cadavre encore chaud, la mort continuait de flotter ; le chien en percevait presque l'écho piégé entre les pierres colossales. Une stèle plus imposante que les autres, sur laquelle se détachait un croissant de lune en haut-relief, luisait d'un rayon diaphane. La pierre semblait observer, glaciale, le corps sans vie.

Les pattes du chien tremblaient comme des brindilles. Dans sa gueule, il sentait la saveur âcre du danger. Il savait qu'il n'avait pas sa place en ce lieu, que sa seule présence altérerait un équilibre ancestral. Il avait les flancs endoloris, embrasés par les griffures et les égratignures récoltées durant sa course à travers le maquis ; mais cette souffrance physique n'était rien comparée à la peur paralysante qui s'était emparée de lui. Tout autre bruit était éclipsé par le battement frénétique de son cœur.

— Anghelleddu !

Il entendit à quelques mètres de lui la voix de l'enfant qui l'appelait.

L'animal fit volte-face. Il vit son jeune maître le rejoindre et s'arrêter à quelques pas de la femme recroquevillée au sol. L'odeur ovine des peaux qui l'enveloppaient était si forte qu'elle masquait celle des humeurs de la terre et du sang. Si intense qu'elle couvrait même les relents aigres du corps moite d'adrénaline et de peur de l'enfant.

Anghelleddu émit un hurlement sourd, comme s'il cherchait à dissuader le petit de s'approcher de la victime et du sanctuaire.

C'était une de ces notes si glaciales qu'elles vous fendillent les lèvres et la peau des articulations. L'enfant frissonna, oui, mais pas à cause du froid ; la vue du corps à terre avait étouffé en lui toute sensation physique. Au-delà du sang, qui semblait

acheminé par les canaux de pierre qui serpentaient vers le puits, un autre détail le frappa : le cadavre avait le visage couvert d'un masque en bois d'apparence bovine aux longues cornes pointues ; il lui rappelait ceux du carnaval paysan auquel son père l'avait emmené une fois et qui, pendant des semaines entières, avait hanté ses rêves. Il aurait parié tous ses trésors d'enfant que le visage de la femme était dissimulé sous *sa carazza 'e boe*, le masque du bœuf.

Il soupira, partagé entre la surprise et l'effroi, observant la masse de cheveux sombres qui détonnait sur la peau diaphane de la femme et son ovine couverture.

Le chien se posta devant lui, comme s'il voulait le protéger de ce spectacle et s'efforçait de l'en éloigner.

Tous deux entendirent un bruit qui les fit tressaillir. Il provenait de l'intérieur du temple, autour duquel flottait un voile de brume qui le dérobaient presque entièrement à la vue.

Dans le ciel nébuleux de novembre, les lueurs palpitantes des étoiles éclairaient à grand-peine l'affaissement dans la roche et il était difficile de distinguer les contours du sanctuaire. Quoique installé depuis peu dans la région avec son père charbonnier, le garçon avait exploré ces montagnes de long en large, mais il ne s'était encore jamais aventuré en ce lieu si primitif que la végétation, en l'engloutissant, semblait avoir voulu en dissimuler l'existence.

Il esquaissa un mouvement vers le puits, mais le chien l'en empêcha en se plaçant en travers de son chemin.

Ils entendirent un pas lourd, comme si quelqu'un était en train de monter les marches pour émerger à la surface. Chaque pas était suivi de tintements métalliques aigus.

Le chien et l'enfant restèrent immobiles, comme figés par un sortilège. Le cœur au bord des lèvres, ils virent le rideau de brume se disloquer, déchiré par une silhouette gigantesque qui

jailissait des entrailles de la terre, telle une antique divinité forestière se manifestant après une très longue léthargie. Un dieu-animal. Un être à l'aspect humain, quoique cyclopéen, dont le visage était recouvert lui aussi d'un masque effrayant avec de longues cornes pointues, éclairé par la flamme de la torche qu'il tenait à la main. Il était revêtu d'un lourd manteau de peau de bouc sombre et non tondu, serré à la taille par une grosse ceinture. Sur ses énormes épaules, il portait un chapelet de sonnailles de fer, et sa main gauche, indubitablement humaine, étreignait un couteau à la lame recourbée encore humide d'eau et de sang. Un foulard noir de femme, semblable au *muccadore* de sa grand-mère, lui recouvrait la tête, tandis que ses jambes, longues et épaisses comme des troncs de chêne vert, étaient ceintes de guêtres en cuir et de hautes bottes noires, comme les *cusinzos* qu'enfilait son père pour aller à la campagne.

Le géant remarqua leur présence, mais ne parut pas s'en soucier.

Angheleddu et l'enfant étaient pétrifiés. Ils regardèrent l'ogre s'approcher de la femme, soulever d'un geste impérieux *sas peddes*, les peaux, dénudant son dos maculé de sang. L'être laissa tomber sa torche sur les pierres et ôta de sa ceinture une corne de bélier avec laquelle il versa de l'eau sur la peau du cadavre, révélant une récente incision radiale pratiquée à la pointe du couteau, comme *sa pintadera* que la mère du petit dessinait sur la pâte à pain avant de l'enfourner. Puis, comme en attendant d'un signal, il leva son visage masqué vers la voûte étoilée. Le ciel parut réellement lui répondre, parce qu'après quelques secondes, le vent se remit à souffler, s'engouffrant entre les branches comme une grosse bête enragée.

L'enfant eut l'impression que cette bourrasque glaciale lui arrachait l'âme et que quelque chose, dans la forêt, s'était réveillé après un long sommeil.

Sous le lourd masque de bois, la voix caverneuse du géant récita une sorte de prière adressée aux astres : *A una bida nche l'ant ispèrdida in sa nurra de su notte. Custa morte est creschende li lugore a sa luna. Abba non naschet si sàmbene non paschet.*

Le petit ne saisit le sens que de quelques mots : eau, mort, lune, sang. Mais l'intonation du démon avait suffi à lui inspirer une peur mystérieuse, comme si cette prière avait ouvert les limbes de *sas animas* ; parce que cette langue ancestrale ne parlait pas à l'esprit, mais aux entrailles. Aux entrailles de l'homme et de la terre.

Anghelddu parvint à sortir de son hébétude et se mit à grogner.

Le dieu-animal se tourna vers le chien, se pencha et déploya une main colossale. Sur le dos de sa main, le garçon aperçut une cicatrice luisante en forme de demi-lune ; il vit aussi la lame d'acier briller sous le reflet de la lune et ferma les yeux de toutes ses forces, redoutant le pire. Mais le géant n'avait pas d'intentions meurtrières : il caressa la tête du chien, qui demeura immobile, comme hypnotisé par les cavités ténébreuses du masque taurin.

Quand le petit rouvrit ses yeux baignés de larmes, il s'étonna de voir le jeune bâtard sain et sauf à ses côtés. Le géant avait déposé sur la tête de la femme une sorte de couronne de feuilles et s'éloignait à pas lents vers le bois, jusqu'à être englouti par les ténèbres. L'enfant entendit le grésillement des flammes avant d'en distinguer l'éclat. Le feu commença à s'attaquer au maquis, puis à dévorer les arbres. Moins d'une minute plus tard, les langues du brasier léchaient le sanctuaire.

Anghelddu attrapa le caleçon de l'enfant avec ses crocs, comme s'il voulait l'arracher à ces lieux et à l'état catatonique auquel il était en proie.

Ses aboiements furieux n'étaient guère plus qu'un bruit de fond pour le petit, qui continuait à fixer le corps de la femme

sur le point d'être consumé par les flammes. Seule la morsure de l'animal au mollet parvint à l'extirper des tréfonds paludéens de l'inconscience et à lui faire recouvrer ses esprits. Autour d'eux, le feu avait ravagé une bonne partie du coteau. Les flammes crépitaient en tous sens. Une dense fumée noire empestait l'air, embuant ses yeux de larmes, et les ondes de chaleur s'intensifiaient. Encore quelques secondes et il serait impossible de fuir, ou même seulement de respirer.

Le petit détala vers un passage que l'incendie n'avait pas encore gagné, sans se retourner vers le cadavre que les flammes transformaient en bûcher. De la femme, il ne resterait qu'une poignée de cendres.

L'enfant, de crainte que l'ogre ne revînt s'en prendre à lui, ne révélerait jamais à âme qui vive la scène dont il avait été témoin.

Une fois rentré chez lui, il se glissa dans son lit encore imprégné de l'odeur de fumée, Anghelddu tremblant à ses pieds. Il essaya de se persuader d'avoir rêvé toute la scène, mais la femme au masque bovin n'avait aucune intention d'abandonner ni ses rêves, ni sa réalité quotidienne.

Elle continuerait à le tourmenter pour le restant de ses jours.
Jusqu'à la fin.

Comme cette mystérieuse formule qu'il ne pourrait jamais oublier : *Abba non naschet si sàmbene non paschet.*

“L'eau pour naître doit de sang se repaître...”

Complexe nuragique de Sirimagus, Tratalias, Sardaigne méridionale, 2016

EN SARDAIGNE, le silence est presque une religion. L'île est composée de distances infinies et de silences ancestraux qui ont quelque chose de sacré. Tout en est imprégné : les collines de maquis qui se découpent jusqu'à l'horizon, les champs de blé à perte de vue, les plaines recouvertes de ciste, de lentisques, de myrte et d'arbousiers qui saturent l'air de parfums enivrants ; les montagnes qui se dressent timidement vers le ciel, comme par peur de le profaner. Les hauts plateaux et les pâturages où paissent les troupeaux et souffle le mistral. Partout règne un silence pénétrant. L'homme ne cherche pas à dominer la nature, car il la craint. C'est une peur inscrite dans son sang, fille d'époques révolues. Il sait d'instinct que la nature gouverne le destin des hommes et des animaux, et il apprend vite à connaître et à traduire tous les faits naturels qui l'entourent, car, aussi étrange que cela puisse paraître, ce silence parle. Il instruit et met en garde. Il conseille et dissuade. Et malheur à celui qui ne témoigne pas la déférence attendue.

Au sommet de l'éminence de Sirimagus, Moreno Barrali observait en contrebas la plaine baignée d'un calme irréal et cherchait à convertir ce silence en hypothèse. On lui avait dit que la fille avait disparu dans cette zone. Le terrain était constellé de nuraghes, de tombes de géants, de murailles mégalithiques et de vestiges paléosardes. Un lieu de culte et d'ésotérisme, comme dans les autres dossiers. Sauf qu'ici, aucun homicide n'avait eu lieu. Après l'annonce de la disparition, l'homme avait passé la zone au peigne fin avec les bergers et les agriculteurs des environs, mais n'avait trouvé aucune piste.

En soi, ça ne signifie rien, se dit-il. Celui qui l'a enlevée a très bien pu effacer les traces.

Lui-même n'y croyait pas : dans les autres dossiers, le corps avait été laissé bien en vue. Et puis, ce n'était pas encore *sa die de sos mortos*, le jour des morts. Dolores était vivante, il le sentait. On l'avait cachée quelque part, en attendant cette nuit maudite.

L'homme regarda autour de lui. C'était une belle journée, même si le mois d'octobre touchait à sa fin. Les nuages s'estompaient lentement dans le ciel azur. L'air était doux et pur. Le soleil répandait une onctueuse lumière ambrée.

Il chercha du regard le petit lac artificiel.

"Sirimagus" signifie lac du magicien ou du diable, pensa-t-il. Selon les légendes qui circulaient au village, ces endroits étaient le théâtre d'apparitions surnaturelles. Le lieu aurait-il été choisi précisément pour cela ?

Ses réflexions furent interrompues par une soudaine quinte de toux qui le plia en deux : comme s'il avait du papier de verre dans les poumons. Ce qui lui rappela qu'il avait un rendez-vous qu'il ne pouvait manquer. Il était déjà en retard. Il contempla une dernière fois les étendues devant lui, en quête d'un détail quelconque qui aurait pu lui révéler le sort de la jeune fille. En vain.

Animé d'un pressentiment funeste, l'homme se dirigea vers le sentier. Peut-être que tu te trompes. Peut-être que c'est une fugue et que ça n'a rien à voir avec les autres filles, songea-t-il.

En réalité, il savait très bien qu'il n'en était rien.

Ou mieux : il le sentait.

Il rejoignit le petit groupe qui l'avait accompagné au sommet et ils repartirent vers la vallée.

DERNIÈRES PARUTIONS

Amity Gaige, *Sous nos pieds l'océan*
David Vann, *Komodo*
James Carlos Blake, *Vies et morts de Stanley Ketchel*
Giulia Caminito, *Un jour viendra*
Peter Swanson, *Huit crimes parfaits*
Rye Curtis, *Kingdomtide*
David Heska Wanbli Weiden, *Justice indienne*
Edward Abbey, *En descendant la rivière*
Larry McMurry, *Les Rues de Laredo*
Elliot Ackerman, *Le Passage*
Benjamin Whitmer, *Les Dynamiteurs*
Andy Davidson, *Dans la vallée du soleil*
Tiffany McDaniel, *Betty*
Keith McCafferty, *La Vénus de Botticelli Creek*
William Boyle, *L'Amitié est un cadeau à se faire*
Alex Taylor, *Le Sang ne suffit pas*
John Farris, *Furie*
Joe Wilkins, *Ces montagnes à jamais*
Lea Carpenter, *Rouge, blanc, bleu*
Peter Swanson, *Vis-à-vis*
Mesha Maren, *Sugar Run*
James Crumley, *Le Canard siffleur mexicain*
Craig Johnson, *Dry Bones*
James McBride, *Le Vent et le lion*
Pete Fromm, *La Vie en chantier*
Mark Haskell Smith, *Coup de vent*
Kent Wascom, *Les Nouveaux Héritiers*
Pete Farris, *Les Mangeurs d'argile*
Samuel Western, *Canyons*
Keith McCafferty, *Les Morts de Bear Creek*
Jake Hinkson, *Au nom du Bien*
Jennifer Haigh, *Le Grand Silence*
Elliot Ackermann, *En attendant Eden*
Bruce Holbert, *Whiskey*
Jamey Bradbury, *Sawagen*
Lea Carpenter, *Onze jours*

